

Elle se leva, sans allumer le plafonnier pour ne pas le déranger. Dans l'obscurité, traînant ses savates sur le lino, mais d'un pas rapide et énergique, elle entra dans la cuisine et prépara le café. Huit doses pour un breuvage fort comme ils l'aimaient tous les deux. Elle appuya sur le bouton de la machine et alla tout de suite se laver. C'était ainsi tous les matins. Pas le temps de rêvasser. Lui restait au lit, bien au chaud sous la couette. Elle, assise dans la baignoire-sabot, l'eau coulant sur ses longs cheveux noirs. Les jambes recroquevillées, elle avait l'impression d'être dans une position indécente. Comme au temps des hommes préhistoriques. Elle aurait bien aimé se mettre debout et sentir son corps fouetté par un jet puissant, mais il n'y avait plus de rideau de douche. Il était si mité qu'elle l'avait balancé aux ordures. Et puis la barre tombait tout le temps. Cette barre, elle l'avait sous les yeux, posée dans un coin. De la voir là, juste à côté, ça l'énervait. D'autant qu'un nouveau rideau attendait dans un des placards du couloir. Elle ne se rappelait plus combien de fois elle lui avait demandé de la fixer. « Oui oui, j'le ferai » avait-il répondu. Elle revit encore la

scène, toujours la même, et maugréa contre lui.

Vêtue d'une sortie de bain, elle sortit et alluma la lumière du couloir. Avec précaution, elle fit coulisser l'une des portes du placard mural pour ne pas faire trop de bruit et l'agacer. Peine perdue, le panneau couina dans les rainures à cause du manque d'huile. Encore une réparation qu'il n'avait pas effectuée. Elle choisit ses vêtements. Une jupe noire, un débardeur noir, une veste blanche. Et des dessous affriolants qu'elle avait achetés dans des magasins réputés. Seul luxe qu'elle s'accordait.

Elle entra dans la chambre, alluma la lumière, repoussa les volets et se dirigea vers le lit :

- Cyndie, allez ! Réveille-toi ! dit-elle en secouant l'épaule de sa fille.

La gamine ouvrit un œil mais ne se leva pas pour autant. Olivia se retourna, se pencha et caressa la joue d'Enzo. Le petit garçon avait repoussé sa couette et dormait sur le côté, les jambes repliées, à l'intérieur de son lit à barreaux. Elle repartit aussitôt dans la cuisine, s'empara des bols, des couverts et mit la table dans la salle à manger. Il ne fallait pas perdre de temps. Autant de gestes répétés tous les matins. La litanie du réveil. Elle ne pouvait pas compter sur Michel. Au contraire, il la dérangeait, même s'il ne faisait rien. Elle se sentait épiée. Lui était toujours dans le canapé-lit, la tête relevée pour boire le café qu'elle lui

avait amené. Pas un mot, pas même un merci. Installé juste à côté de la table, le lit gênait pour s'asseoir et circuler dans la pièce, mais il s'en fichait. Tranquillement, il but son petit noir, gorgée par gorgée, posa la tasse par terre, à côté de lui, puis continua sa nuit, d'un œil. Cyndie apparut alors, les yeux encore endormis. Sans un mot, elle versa des flocons de céréales dans son bol qu'elle recouvrit ensuite de lait froid. Très lentement, mécaniquement même, elle ingurgita cuillère après cuillère ce mélange tout en donnant l'impression qu'elle n'était pas encore entrée dans le monde des humains. Sa mère, après être retournée dans la chambre, prit Enzo dans ses bras. Le petit garçon, encore tout endormi, tenait un gâteau à la main et pleurait abondamment. Il avait le réveil chagrin. Très vite, ses pleurs se transformèrent en cris de colère. Entre deux hurlements, il bredouilla : « néné, néné. » et approcha sa bouche des seins de sa mère. Olivia hocha la tête et répondit :

- Non, pas question !

Michel intervint :

- Mais donne-lui, t'entends pas qu'il pleure.

- Tu fais chier ! répliqua-t-elle, il a deux ans et demi quand même.

- Qu'est-ce que ça peut foutre ! Donne-lui, ça lui fait du bien.

Elle n'aimait pas le ton sur lequel il lui parlait. Trop de vulgarité et pas assez de respect. Pourtant, elle aussi balançait des mots

vulgaires, ne se contrôlait plus. Mais elle était persuadée que c'était de sa faute, qu'il faisait tout pour la chercher. Elle savait bien qu'il fallait mettre un terme à ce rituel qui se répétait tous les matins. A deux ans et demi, un enfant ne prend plus le sein de sa mère. Mais elle avait peur. Peur de Michel, de ses colères et surtout de sa main leste. Alors, elle passa sous son bras la bretelle de son débardeur, sortit un sein de son soutien-gorge et le présenta à la bouche d'Enzo. Le petit garçon s'empara goulûment et la succion du mamelon commença. Ils ressentirent aussitôt tous les deux un grand plaisir. Leurs corps se détendirent. L'enfant sentait l'odeur de sa mère, touchait sa peau avec ses doigts. Ses angoisses s'évanouissaient. Elle aussi se laissa emporter par le plaisir du toucher, de l'odorat. Comblé son fils la rendait si heureuse qu'elle en oubliait sa colère et les paroles qu'elle avait prononcées auparavant. Cet instant ne dura pas longtemps. Pourtant, il lui fallut quelques secondes pour refaire surface quand Enzo détacha la bouche de son sein. Un regard vers Cyndie, qui n'avait toujours pas fini son petit déjeuner, et l'exaspération revint à nouveau. Sa fille mangeait si lentement qu'elle la sermonna et l'envoya dans sa chambre s'habiller. Elle ressemblait trop à son père. Trop de rêvasseries. Les minutes s'égrenaient et elle se disait qu'il ne fallait surtout pas arriver en retard à l'école. Mais ce n'était qu'un prétexte. Ce petit moment de plaisir avec Enzo, elle le

regrettait déjà. Comme quelque chose de défendu auquel elle avait succombé. Elle se le reprocha, en voulut aussi à Michel de l'avoir provoquée.

Pendant qu'elle l'habillait, Enzo reprit ses pleurs. Elle avait les gestes brusques et l'enfant le sentait. Elle ne lui en voulait pas pourtant, ce n'était pas de sa faute. Une fois, elle l'avait laissé à la maison, dans son lit. Manque de chance, il s'était réveillé et avait commencé à pleurer, comme s'il s'était rendu compte de son absence. Michel n'avait pas bougé. Les pleurs étaient devenus des hurlements. Excédé, il s'était approché et lui avait dit que sa mère allait revenir. Il n'avait pas su quoi faire. Si Enzo pleurait, s'était-il dit, c'était à Olivia de le consoler. Ce n'était pas le rôle du père. A aucun moment il n'avait eu l'idée de le prendre dans ses bras pour l'apaiser. A son retour, il lui avait passé un savon, lui martelant que c'était à elle de s'occuper de son fils. Depuis, elle l'emmenait tous les jours jusqu'à l'école.

Ils partirent vers 8h20. Dès qu'elle poussa la porte, l'air extérieur caressa leurs visages. Il ne faisait pas froid, mais à cette heure-là, une certaine fraîcheur persistait, comme un prolongement de la nuit. Ils quittèrent l'appartement par le garde-corps ouvert au vent et à toutes les intempéries. En ce mois de septembre, ce n'était pas désagréable, mais en hiver c'était horrible. Le froid s'y promenait, s'engouffrait sous la fenêtre de la cuisine et venait

glacer les corps. Olivia n'aimait pas cet immeuble. Manque de standing. Dès la porte franchie, elle avait l'impression d'être déjà dans la rue. Vrombissement des voitures et des bus, éclats de voix, conversations débriées des employés du *Franprix* d'en face. De la galerie, les voisins passaient devant chez eux, jetant parfois un œil dans la cuisine. Ça l'agaçait. Une fois les appartements longés, elle descendit les deux étages de l'escalier, Enzo dans ses bras et Cyndie qui suivait, le cartable sur le dos. Sa voisine sortit au même moment. Elle aussi emmenait son fils à l'école. Juste un bonjour discret, d'une voix à peine audible. Puis elle remonta la rue en faisant semblant de ne pas voir les deux ou trois personnes qui, au rez-de-chaussée, accoudées à la balustrade, observaient tout ce qui se passait dehors. Il y avait une mère africaine qui laissait partir seuls ses gamins à l'école, une vieille, avec sa robe de chambre élimée, friande du moindre ragot et un gros bonhomme, suant de tous ses pores, les cheveux gras, son journal sous le bras. Ils étaient là comme au spectacle, échangeant quelques mots avant de retourner chez eux.

A l'angle de la rue, elle tourna à droite et passa devant la boulangerie. Elle marchait vite et Cyndie prenait déjà un peu de retard. Elle marchait toujours vite, c'était une habitude. Même avec Enzo dans les bras. Une allure de paysanne, les pieds bien accrochés au sol. Il n'était pas bien lourd le bonhomme.

Elle le tenait d'un bras sans aucune difficulté, et son sac de l'autre. A cette heure-là, le boulanger avait fini de faire son pain. Pendant que sa femme s'affairait dans le magasin, lui se mettait dans un coin pour observer la rue. Olivia sentit son regard la déshabiller. Elle n'aimait pas ce type qui la reluquait sans cesse. Elle le trouvait sale, pas à cause de son tablier taché de farine, d'œuf et de chocolat non, mais parce qu'il la matait avec insistance à travers les verres épais de ses lunettes. Un frisson parcourut tout son corps. Elle continua de longer la rue, puis à quelques mètres de là, emprunta un passage qui menait derrière la cuisine de l'école. C'était un raccourci que beaucoup de monde prenait. Elle rallia alors le terrain de foot, juste séparé du bâtiment du centre aéré par une allée goudronnée qui rejoignait un parking. Quelques voitures y stationnaient, d'autres s'y engouffraient seulement pour faire demi-tour. Elle pensa à Michel, à l'appartement sens dessus dessous. De le savoir au lit, la moutarde lui monta au nez. Elle le trouvait bien trop paresseux. Quand elle rentrait, le petit déjeuner était encore sur la table, sa tasse de café toujours par terre. Elle l'entendait dire qu'il avait autre chose à faire, que c'était son boulot à elle. Pourtant, au chômage depuis sept mois, il avait le temps de l'aider, de s'occuper des enfants, de faire le ménage. Elle se disait que ce n'était pas grand-chose. Mais non, même ça c'était trop demander. Il ne fichait plus rien, remettait tou-

jours au lendemain ce qu'elle voulait qu'il fasse. Marre, elle en avait marre, oui vraiment marre.

Au-dessus du terrain de foot, les hirondelles virevoltaient dans le ciel bleu sans nuages. Au bout de l'allée, elle tourna à gauche et retrouva le flot des passants. Des mères, des pères, des enfants qu'elle croisait tous les jours. Quelques regards parfois, sans un mot échangé. Elle se faufila entre les poussettes et les enfants qui avançaient lentement. Des parents pressés stoppèrent leur voiture devant l'entrée de l'école, sans arrêter le moteur. En sortirent les unes après les autres des têtes blondes qui passèrent par-dessus la barrière de sécurité et rejoignirent le flot des écoliers. Il était 8h30. Cyndie retrouva sa copine Mélanie qui l'attendait devant le portail. Une rouquine au joli visage, plein de taches de rousseur. Volubile, la gamine commença à lui raconter un tas d'histoires. Olivia les regarda traverser la cour de l'école, puis disparaître derrière un bâtiment. Elle sentit à ce moment-là Enzo se dresser, ouvrir les yeux et dire au revoir à sa sœur de sa voix inaudible. La sonnerie retentit et les enfants en retard coururent avant que la gardienne ne fermât le portail. Des mamans s'attardaient, profitaient du beau temps pour échanger quelques mots. En se retournant, Olivia aperçut Pierre, le père de Mélanie, appuyé contre la barrière qui séparait l'entrée de l'école de la route. Il s'approcha lentement d'elle et la salua.

- Bonjour. Ça va ?

- Oui et vous ? répondit-elle d'une voix timide.

- Tu peux me tutoyer, depuis le temps qu'on se connaît.

- Oui, c'est vrai.

Ils repartirent ensemble tout en discutant. Depuis un an, ils se rencontraient à l'école. Depuis que Cyndie et Mélanie étaient dans la même classe. Pierre accompagnait sa fille pratiquement tous les matins et revenait parfois à quatre heures et demie. Au début, ils ne parlaient pas ensemble, se disaient juste bonjour. Elle attendait qu'il vienne lui parler, trop réservée pour faire le premier pas. Et puis leurs filles étaient devenues amies, Mélanie avait invité Cyndie chez elle. Olivia ressentait quelque chose à chaque fois qu'elle voyait Pierre. Elle le trouvait gentil et respectueux, pas comme Michel. Plein de charme aussi, avec son teint halé au moindre rayon de soleil. Pas très grand, mais elle préférait, elle n'aimait pas les grandes perches. Ça lui faisait du bien de penser à Pierre, mais elle ne voulait pas se donner de faux espoirs.

- Elle l'aime bien Mme Van Eck, Cyndie ?

- Oui... elle la trouve rigolote.

- Mélanie m'a dit la même chose. C'est bien une instit qui se prend pas trop au sérieux, comme ça ils apprennent sans stress.

- Oui.

Olivia ne savait pas quoi dire. Elle n'avait

pas beaucoup d'opinion sur la question. Et puis elle avait du mal à réfléchir. Elle pensait trop à Pierre. Elle essayait bien d'évacuer tout ce qui venait l'assaillir, mais en vain. Elle entendait à peine ce qu'il disait, ses yeux fixaient sa bouche, ses lèvres légèrement charnues. Elle se sentait attirée.

- Ma belle-mère m'a dit comment ça se passe à la piscine. C'est dingue, depuis qu'elle n'est plus municipale, c'est n'importe quoi.

- Ah, marmonna Olivia.

- L'autre jour, elle accompagnait la classe, le bus est arrivé en retard. A la piscine, ils ont gueulé, parce que ça décalait tout. Il y a des plages horaires précises et les gamins, ils ont juste 30 minutes pour nager et les bus se suivent les uns après les autres. Mme Van Eck lui a expliqué qu'à la mairie, ils payent une somme folle pour que les élèves viennent à la piscine. La responsable de la scolarité, je sais pas comment elle s'appelle, elle était furieuse contre le chauffeur.

Elle remarqua que son ton trahissait son indignation.

- C'était prévisible, depuis que la mairie a refilé la gestion de la piscine à ... comment ça s'appelle déjà ? Ah oui, *Aquaclub*. Eh bien, ça nous coûte cher. Quatre euros dix la place et deux quatre-vingts pour les enfants.

- Ah oui, c'est cher, reprit à son tour Olivia d'une voix faible.

Pierre s'était légèrement énervé. Elle voyait bien que le sujet lui tenait à cœur, tou-

tefois elle sentait qu'il maîtrisait ses propos. Ils ne se connaissaient pas assez pour qu'il s'emporte vraiment.

- Je parie que les employés sont payés une misère, continua-t-il.

- J'sais pas.

Arrivés au parking, Olivia posa Enzo par terre.

- Ecoute, faut qu'tu marches maintenant, t'es trop lourd.

Il pleura et se colla dans les jupes de sa mère.

- Faut plus que j'te prends dans les bras, ça fait mal à mon dos.

Tout en braillant, le gamin continua à s'agripper à sa mère, au point de l'empêcher d'avancer. Olivia manqua de tomber et s'exclama :

- Enzo, tu fais chier !

Elle le reprit brutalement dans ses bras. Elle sentit alors le regard de Pierre tourné vers elle. D'un seul coup, elle eut honte, puis se demanda si elle lui faisait de l'effet. Son corps attirait les hommes, mais son visage, comment le trouvait-il ? Quand elle se regardait dans le miroir de la salle de bain, elle avait envie de tout changer. Ses mâchoires épaisses, ses incisives trop écartées qui laissaient apparaître un trou inesthétique et qui la faisaient souvent zézayer, ses yeux sombres inexpressifs.

- Je parle, mais toi, comment ça va ? Michel, il a toujours pas de boulot ?

- Non... Il fait pas grand chose. Il passe son temps à lire ses trucs ses... magazines de brocante. Ça m'énerve, que je peux pas faire comme je veux. Il y en a partout.

Elle ne se sentait pas à l'aise. Ça s'entendait à son cheveu sur la langue. Elle avait du mal à trouver ses mots, s'arrêtait en plein milieu d'une phrase et reprenait ensuite, insatisfaite. Ils arrivèrent derrière la cuisine de l'école, là où plusieurs femmes, vêtues de blouses bleu ciel, fumaient une cigarette tout en discutant. Olivia s'excusa auprès de Pierre et s'avança lentement vers le groupe. L'une des femmes vint à sa rencontre et elles échangèrent quelques paroles. Puis, elle le rejoignit.

- C'est ma sœur, dit-elle en souriant pour la première fois.

- Ah d'accord.

- Elle travaille ici à l'école. Elle va m'aider à ce que je trouve une place à la mairie.

- Dans les écoles aussi ?

- Oui, j'aimera bien. J'ai fait déjà un remplacement au collègue Charlemagne.

- C'était quand ?

- Avant que j'ai Enzo... Il va avoir trois ans et je va plus avoir l'allocation.

- J'espère que ça va marcher pour toi.

- Moi aussi, il faut que je travaille... L'autre y m'emmerde trop à la maison... Encore là celui-là à mater, dit-elle en jetant un œil vers la boulangerie.

Ils se retrouvèrent rapidement devant l'entrée de son immeuble. Elle souhaitait

continuer la conversation, mais n'osait pas le retenir.

- Bon, faut que j'y aille.

- Oui, répondit-elle.

- A plus tard.

Il s'éloigna, elle l'observa un instant. Elle trouvait sa démarche étrange, les pieds beaucoup plus tournés vers l'extérieur que la plupart des gens. Ses fesses bien fermes dans son jean lui plaisaient. Elle détourna la tête de peur qu'il ne se retourne, ouvrit la porte et monta l'escalier, en pensant encore à lui.